

fanée garnis de franges en or terni; mais les draps, les oreillers et les couvertures paraissaient délicieux au soldat, lorsqu'il les comparait à son tonneau. Les tapisseries qui couvraient les murs de la chambre étaient vieilles et usées, et répandaient un air sombre dans l'appartement. La brise d'automne les agita légèrement. La table de toilette avec sa glace drapée, d'après la mode du commencement du XVII^e siècle, d'une soie couleur foncée, et une centaine de petites boîtes pour différents usages dont on ne se servait plus depuis cinquante ans, avait un aspect antique et même assez triste. Deux bougies allumées éclairaient fort agréablement l'appartement, et ce qui était encore mieux, un excellent feu de bois, qui non-seulement répandait la clarté dans la chambre, mais la réchauffait à merveille. En un mot on y trouvait, en contraste avec ces formes anciennes, toutes les commodités que le goût moderne a rendues nécessaires.

—Voici une antique chambre à coucher, mon général; mais j'espère que vous n'aurez pas lieu d'y regretter votre tonneau.

—Je ne suis pas difficile pour mon logement; mais si j'avais eu le choix, j'aurais donné la préférence à cette chambre sur toutes les plus modernes de votre château. Croyez-moi, mon ami, quand je rapproche son air moderne et ses commodités avec son antiquité vénérable, je me rappelle que cela appartient à Votre Seigneurie, et je m'y trouverai mieux que dans le meilleur hôtel de Londres.

—Je l'espère, et je ne doute même pas que vous ne vous y trouviez bien, mon cher ami, répondit lord Woodville; et lui souhaitant encore une bonne nuit, il lui serre la main, et il partit.

Le général, regardant autour de lui, se félicita de se trouver encore dans son pays heureux et tranquille, après toutes les fatigues qu'il avait éprouvées, se déshabilla et se prépara à passer une excellente nuit.

Ici, contrairement à la coutume de ces sortes d'histoires, nous laisserons le général dans sa chambre jusqu'au lendemain.

La compagnie s'assembla de bon

matin pour le déjeuner, mais le général ne parut point. Comme c'était le convive à qui lord Woodville désirait témoigner le plus d'égards, il exprima plus d'une fois son étonnement de cette absence, et envoya un domestique pour l'avertir qu'on l'attendait.

L'homme revint, et apprit à ses messieurs que le général était sorti à pied, de grand matin, malgré le mauvais temps.

—L'habitude d'un soldat," dit le jeune seigneur à ses amis, "est de ne pouvoir dormir après l'heure où le devoir le forçait de se lever."

Cependant cette explication que lord Woodville offrait à ses amis ne paraissait pas le satisfaire lui-même, et il attendait le retour du général en silence et avec inquiétude. Enfin il arriva une heure après que la cloche du déjeuner avait sonné. Il paraissait souffrant et fatigué. Ses cheveux, qu'il arrangeait avec un soin et une propreté qui marquaient l'homme de bon goût, étaient défriés, sans poudre et mouillés par la rosée du matin. Sa cravate était dérangée, ses habits avaient été mis avec négligence, ce qui était surprenant pour un militaire dont le devoir est de soigner sa toilette; ses yeux étaient hagards et terribles au dernier degré.

—Il paraît, mon cher général, lui dit lord Woodville, que vous nous avez devancés le matin, ou que vous n'avez pas trouvé votre lit aussi bon que vous sembliez l'espérer? Comment avez-vous passé la nuit?

—Oh! fort bien, extrêmement bien, jamais mieux dans ma vie!" répondit promptement le général, ayant cependant l'air fort embarrassé, ce qui ne put échaapper à son ami. Il prit à la hâte une tasse de thé, et négligeant ou refusant de prendre autre chose, il sembla absorbé dans ses rêveries.

—Vous m'accompagnerez à la chasse aujourd'hui, général?" lui demanda son hôte; mais il fut obligé de lui répéter la même question, qui lui valut cette brusque réponse:

—Non, milord, j'en suis fâché; mais je ne puis avoir l'honneur de rester plus longtemps chez Votre Seigneurie; je viens de commander

des chevaux de poste, et ils seront ici dans l'instant."

Tous les assistants furent très surpris de ce changement, et lord Woodville répliqua aussitôt: "Pourquoi ce changement, mon cher ami? Ne m'avez-vous pas promis de rester avec moi au moins une semaine?"

—Oui, "répondit le général avec beaucoup d'embarras"; dans le premier mouvement ne songeant qu'au plaisir d'être avec vous, je croyais pouvoir vous donner quelques jours; mais j'ai pensé depuis que c'était impossible.

—Cela est bien extraordinaire; hier vous paraissiez tout à fait libre de vos actions; vous n'auriez pas pu recevoir d'ordre pour partir depuis, car la poste n'est pas encore arrivée, et par conséquent on ne vous a point apporté de lettre."

Le général, sans entrer dans aucune explication, marmottait entre ses dents que des affaires indispensables l'obligeaient de partir, sans que son hôte put l'en empêcher d'aucune manière; et en effet il s'aperçut que la résolution du général était bien prise. En conséquence il ne lui fit plus la moindre instance.

"Au moins, mon cher Browne, puisque vous êtes décidé à partir, faites-moi le plaisir de venir sur la terrasse avec moi pour jouir de la perspective que le brouillard qui se lève va vous laisser voir."

Lord Woodville ouvrit une fenêtre, et passa sur la terrasse; le général le suivit machinalement, mais semblait faire peu d'attention à ce que son hôte lui disait en lui montrant les différents objets qui se présentaient à leurs regards. Ils se retirèrent ainsi du reste de la compagnie. Alors, se tournant vers le général avec un air solennel, il lui adressa ces paroles:

"Richard Browne, mon vieux et très cher ami, nous sommes maintenant seuls, veuillez me répondre avec la véracité d'un ami et l'honneur d'un soldat; franchement, comment avez-vous passé la nuit?"

—D'une manière affreuse, milord; je ne voudrais pas courir le risque d'une seconde, non-seulement pour